

HERCULE VALJEAN

Le faux Arabe

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-039

Le faux Arabe

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 691 : version 1.0

Le faux Arabe

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Le Domino remet l'appareil en place.

Il venait de téléphoner à Benoît Augé, son fidèle acolyte, le journaliste au Midi.

Benoît Augé était le seul homme au monde qui savait le nom réel, et la vraie personnalité du Domino Noir, et comme tel, devenait un associé précieux, pour le grand ennemi du crime, pour la terreur dès criminels, le Domino Noir.

Le Domino Noir, ce jeune homme jouissant d'une fortune considérable, demeurant dans un des plus chics quartiers de la ville, et évoluant dans la meilleure société, n'aurait jamais pu être pris pour cet être mystérieux dont le seul nom faisait frémir les criminels et les racketeers.

En effet, le Domino Noir, sous sa vraie personnalité, connue de toutes les matrones ayant des filles à marier, était considéré comme un

oisif, un paresseux sans but dans la vie, une espèce de parasite de luxe. Et le Domino Noir, conscient que c'était là son meilleur déguisement, mettait son orgueil de côté et laissait parler les gens.

Ce soir, il avait du nouveau.

Pas du nouveau ordinaire.

Du nouveau extraordinaire, sensationnel, qui jetterait Benoît Augé dans l'étonnement.

Alors que le Domino Noir, assis confortablement à écouter la radio, se reposait sans pensées précises, une émission fut brusquement interrompue et une voix appela : Domino Noir ! L'armée américaine a besoin de vos services. Si vous pouvez accepter notre offre, téléphonez à MARYland 67995, Washington, frais virés.

Songeusement, le Domino Noir avait fermé l'appareil de radio, et s'était empressé de téléphoner à Washington, savoir ce qui retournait.

Et ce qu'on lui dit.

Ce qu'il avait accepté de faire.

Cela était la chose étonnante.

Il avait communiqué avec Benoît Augé, lui demandant de venir immédiatement qu'il y avait du nouveau.

Benoît Augé s'en venait.

En fait il arrivait.

– Maintenant, dis-moi, ce qui arrive, demanda-t-il au Domino Noir quand ils furent tous deux confortablement installés dans des fauteuils.

– Il arrive quelque chose de bien étrange.

Le Domino Noir lui relata le mystérieux appel sur les ondes, puis son téléphone à Washington.

– Une demi-douzaine d'officiers ont été assassinés, et les polices civiles françaises et militaires françaises sont devant un mur uni.

– Mais où ça ?

– En Afrique du nord, à Alger, au Maroc, pour être précis.

– Il y a encore des troupes d'occupation, là-bas ?

– Oui, évidemment.

– Et ces officiers ?

– Ils se font assassiner, un point c'est tout. On les trouve avec un couteau dans le cœur, couic !... et c'est tout ce qu'on sait.

– Ah ?

– Alors on me demande de me rendre là-bas, faire une investigation, trouver le coupable.

– C'est donc si grave ?

– C'est surtout une question de perdre le prestige de la force américaine.

– Je comprends.

– Alors j'ai accepté.

– Oui ?

– Naturellement. On me demandait d'une façon si insistante, que j'ai cru devoir accepter.

– Et quand pars-tu ?

– Quand partons-nous, veux-tu dire.

– Moi ?

– Oui, toi ! Je t'emmène.

– Mais je ne puis pas y aller !

– Crois-tu ?

– Mais, évidemment, le directeur du journal ne me laissera jamais partir. Combien de temps comptes-tu être là-bas ?

– Je ne sais pas, et ça n'a pas d'importance...

– Comment pas d'importance...

– Attends une minute.

Le Domino signala un numéro sur le cadran téléphonique.

– Allô, monsieur Robin ?... Ici le Domino Noir... Oui, j'ai bien dit le Domino Noir... Écoutez, vous êtes au courant que Benoît Augé, de votre journal, est mon plus fidèle lieutenant, n'est-ce pas ?... Bon... Alors voici ce qui m'amène. L'armée américaine me demande d'aller faire une très importante investigation à Alger, au Maroc français. Je voudrais amener Benoît avec moi, mais il a des scrupules, il croit qu'il serait mieux pour lui de rester ici... Oui ? Je lui dirai certainement... Alors comme ça je puis compter sur lui ?... Tant mieux, merci beaucoup.

Le Domino referma l'appareil.

– Tu vois, Benoît, ça se passe de commentaire.

Benoît Augé était radieux.

– Je m'en vais au Maroc !

– Et n'oublie pas de voir ton patron, monsieur Robin, demain matin, il veut te donner de l'argent pour tes dépenses.

– Mes dépenses ?

– Certainement, il offre de les payer.

– Ah bien, ça, alors !

– Tu vois, il ne s'agit souvent que de parler aux patrons.

– Je vois ça... Quand partons-nous ?

– Demain soir. Un transport aérien sera à Dorval, et nous ferons l'envolée via Miami, Panamaraibo, les Açores et finalement l'Afrique du Nord.

– Tant mieux, je ferai le voyage de mes rêves.

– À demain, alors ?

– À demain.

II

Le voyage fut en effet un voyage de rêve.

Une température idéale, un ciel bleu comme des pensées de vierge en amour.

Aucun vent violent..

L'océan Atlantique était d'un calme impressionnant.

Et à mesure que l'on progressait vers les tropiques, la chaleur en changeait et devenait d'un bleu intense.

Et le ciel devenait plus profond, avec des reflets d'acier.

La température monta, et n'eut été le système de conditionnement de l'air dans l'avion, on en aurait souffert.

Le Domino regardait l'immensité de la mer, coupée ici et là d'îles qui ressemblaient à des paradis.

Environ 22 heures après le départ de Dorval, le Domino tendit le bras.

– Tiens, regarde, Benoît.

On avait fait toutes les escales, et ce que le Domino montrait, c'était une ligne jaunâtre qui apparaissait à l'horizon.

– L'Afrique ?

– Oui.

Une demi-heure plus tard, l'avion commençait la longue descente vers l'aéroport d'Alger, sis un peu en dehors de la ville, à Ouêd-Neba, vers l'est.

Un comité de réception attendait le Domino et Benoît Augé.

Trois officiers supérieurs de l'armée d'occupation, avertis de l'arrivée du célèbre détective, se tenait à la sortie des passagers, à l'aéroport désireux de porter leur hospitalité au nouveau-venu.

Mais s'ils s'attendaient à découvrir par ce fait la vraie personnalité de l'ennemi du crime, ils furent déçus.

Le grand art du Domino Noir, à part cette faculté qu'il a de se fondre avec l'ombre, est aussi celui du déguisement.

Nul, mieux que lui, sait appliquer le maquillage, altérer la démarche, modifier la personnalité au point d'être entièrement méconnaissable.

Avant de partir de Montréal, il a ainsi altéré son individualité.

Oh, il sait bien qu'on le recevra en temps que Domino Noir. Mais c'est justement la vraie personnalité, le vrai nom du Domino Noir qu'il veut cacher.

Alors il est devenu, de noir chevelu, un blond très naturel, et l'emploi de verres plastiques, collés sur la paupière, lui a donné des yeux bleus foncés.

Aussi est-ce un tout autre homme que le vrai Domino Noir qui salua le comité de trois le recevant.

Immédiatement, on amena les deux voyageurs à un hôtel confortable, et le temps de se rafraîchir

un peu et goûter une sieste bien méritée, leur expliqua ce qui en était.

– Nous vous avons fait venir ici sur un prétexte de meurtre.

Le Domino releva la tête.

– Ce n'est pas ça ?

– Pas tout à fait.

– Quoi donc alors ?

– Quelque chose de plus compliqué, et nous ne voulions pas, au cas où nos messages seraient interceptés, que les adversaires se doutent des vraies raisons qui vous amènent ici.

– Ah ?

– Oui, il est question, jusqu'à un certain point, d'espionnage, d'agitation politique, de soulèvements.

– Je ne saisis pas.

– Depuis toujours, les indigènes marocains ont été la proie des agitateurs de tous pays.

– Dans quel but ?

– Dans le but de provoquer un soulèvement. On se servirait ensuite de ce soulèvement pour provoquer des incidents de frontière, par exemple, et les faire dégénérer en complications diplomatiques. De là des difficultés aux conférences de paix, des obstacles durant les discussions de procédures d'occupation, etc...

– Des résultats déplorables, en somme.

– C'est bien ça.

– Et que voulez-vous de moi, au juste ?

– Essayer de découvrir qui est en-dessous de toute cette agitation, et quels sont ses lieutenants, et ses sources d'approvisionnements.

– Que se passe-t-il au juste.

– Des soulèvements. Mais il arrive que les armes employées par les indigènes sont de fabrication allemande, modèle courant. Ils ont des munitions en quantité considérable, et de plus, ils ont des petits canons de campagne extrêmement efficaces.

– C'est tout ?

– Non.

– Quoi encore ?

– Ici, à Alger, nous avons des difficultés, des petites émeutes, des grèves soudaines dans certaines fabriques. Beaucoup de bandes organisées qui spécialisent dans la rapine.

– Des bandes armées ?

– Oui. Et munis d'armes allemandes.

– Tiens, ça devient intéressant.

– Oui, continua le Brigadier, car il y a, c'est certain, un mouvement concentré, une stratégie d'ensemble, un plan général à toutes ces manifestations. Le marché noir s'est aussi terriblement multiplié depuis quelques semaines.

– Vous n'avez aucun suspect en vue ?

– Non. Il y a, ici, des Allemands aux sympathies nazies connues, mais nous les avons surveillés et suivis en vain. Rien à faire, ils vivent bien calmement, et ne semblent avoir rien à faire avec nos troubles.

– Et vous ne doutez personne ?

– Personne. Nous n'avons pas le moindre

indice. Il est vrai que nos hommes, d'après les règlements internationaux en matière d'occupation nous interdisent de garder ici des soldats ne portant pas l'uniforme. Nous ne pouvons donc, en un tel cas, nous servir de nos hommes...

– Mais l'Intelligence ?

Le brigadier haussa les épaules.

– L'Intelligence a les mains pleines en Allemagne. J'ai demandé des hommes, on a beaucoup regretté, mais on ne m'a rien envoyé. J'ai pris sur moi de requérir vos services, Washington a approuvé... et, vous voici.

– Et vous n'avez aucun indice à donner ?

– Nous pouvons vous donner un aperçu du mouvement d'ensemble tel que nous l'avons reconstitué.

Le brigadier déplia une carte de l'Algérie et du Maroc, et démontra au Domino Noir que les troubles subis présentement faisaient partie d'un plan concentré dont le but ultime semblait être de forcer une concentration de troupes dans et

autour d'Alger.

– Voilà qui est étrange, dit le Domino.

Le brigadier alluma un cigare.

– Ce qui est plus étrange encore, c'est que le même plan est appliqué dans tous les pays occupés. Nos officiers en Allemagne doivent combattre le même type de révolte ouverte, avec la différence toutefois que ce sont les Allemands eux-mêmes qui sont les auteurs de désordre, cette fois.

– Vous avez des cartes, des plans de ces mouvements répartis dans les autres pays occupés ?

– Oui, voici !

Le Domino consulta longuement les cartes, mesura, détermina.

C'était bien évident.

On cherchait une concentration aussi globale que possible des troupes d'occupation dans les principales villes des pays occupés.

Le Domino releva la tête.

La chambre d'hôtel, aux lumières tamisées, ne semblait pas un cadre logique où la destinée de la suprématie Alliée se jouait.

– Dites-moi, brigadier, se produit-il des exodes de civils vers les régions rurales ?

– Oui. Et c'est un autre aspect du problème.

– Y a-t-il coïncidence entre une bagarre, par exemple, et un exode subit ?

Le brigadier arbora un large sourire.

– Savez-vous que vous avez découvert le filon, je crois ?

– Ainsi j'ai raison ?

– Oui. Il se produit une bagarre, disons, dans une rue, et le lendemain, l'exode se produit.

– Comme si la bagarre était un signal ?

– Tout juste.

– Bon.

– Vous dites « bon » comme si je vous annonçais la nouvelle intéressante.

– Mais oui, c'est intéressant. Nous savons de

ce fait que les bagarres ont pour but de cacher quelque chose, mais quoi ?

– Voilà le problème.

– Dès demain, mon assistant, Benoît Augé, et moi-même verrons ce qu'il y a à faire.

– Très bien.

Le brigadier prit congé du Domino Noir, et celui-ci, épuisé par ce voyage et cette longue conférence, put enfin dormir.

Benoît Augé en fit autant.

III

Alger.

Ville blanche sous le soleil jaune.

Ville aux dix mille palmiers.

Ville où l'air semble trop sec, et comme surchauffé, trop cuit.

Ville aux rues larges comme des fleuves, ou étroites comme le chat d'une mauvaise aiguille.

Ville propre ici, atrocement sale là-bas.

Minarets et toits en terrasses se disputent le ciel.

Le Domino sortit à bonne heure, le lendemain matin.

Il était accompagné de son ami Benoît Augé.

Le journaliste vivait un rêve.

Il aurait voulu tout voir, tout toucher.

Le Domino murmura :

– Nous avons du travail à accomplir.

Ils enfilèrent par la rue Lyautey, descendirent jusqu'au boulevard Clemenceau, puis tournèrent à travers la rue Assab, la place des Ventes et le labyrinthe de l'Oued-Nahib.

Ils étaient rendus dans le quartier indigène.

Ici, peu de blancs qui ne furent des citoyens d'Alger, nés ici, et blancs par accident.

Les rues étaient étroites et empestaient le fumier de chameau et l'urine de chèvre.

Des milliers d'arabes, aux burnous blancs et la peau noire de crasse étaient accroupis pour vendre ou pour rêver, marchaient à pas mesurés, suivis d'une femme portant le fardeau, discutaient avec des gestes qui ressemblaient aux gestes d'une bataille.

À travers des fenêtres grillées arrivaient parfois des relents d'ail et de mouton bouilli.

Du haut d'un minaret, un muezzin chantait chaque heure, et le visage tourné vers la Mecque, il invoquait Allah, le Dieu des terres, des eaux,

des vents, et des chevaux à pattes solides.

C'est une confusion, et pour qui connaissait les langues fréquentaient les marchés publics tenus le long des rues.

Et le blanc en complet état d'ébriété, le soldat américain en quête de souvenirs était monnaie courante.

Alors que le Domino, flanqué de Benoît Augé aux yeux grands comme des lunes d'horizon, se promenait lentement le long de cette rue grouillante comme un nid de poux, un coup de feu retentit.

Immédiatement, ce fut une cohue vers la partie de la rue opposée à celle d'où était venu le coup de feu.

Un homme, un blanc, blond aux yeux bleus, type caractéristique de Teuton, passa en courant à côté du Domino, murmurant une seule parole...

– Fuehrer Hans ! Fuehrer Hans !

La panique était générale, et les coups se multipliaient. Benoît tira le Domino par le bras, et le fit se réfugier dans une encoignure.

– Est-ce qu'on reste ici, pour se faire occire par les individus malveillants qui sont à tirer des coups de feu ?

Le Domino murmura :

– Shh... Nous sommes cachés ici, baisse-toi derrière ces deux barricades, je fais de même. Je veux voir quelque chose.

La foule courait toujours, et le Domino vit qu'un peu plus loin, il n'y avait plus de coureurs apeurés.

C'était la rue vide, à part trois cavaliers montés sur de magnifiques bêtes. Et derrière eux, à pied, une dizaine d'énergumènes brandissant des carabines ultra-modernes.

Le Domino reconnut tout de suite le modèle allemand mentionné par le brigadier.

– Les voilà, dit-il à Benoît, voilà nos hommes.

Benoît s'était tapi derrière les barriques.

Le Domino l'imita.

Mais il se plaça de manière à pouvoir regarder la rue d'enfilade.

Il vit que la police débouchait derrière le groupe des manifestants.

Deux minutes plus tard, c'était la bataille rangée entre rebelles et policiers.

Mais le Domino n'était pas intéressé.

Ce qu'il regardait, c'étaient les agissements de deux Arabes faisant certainement partie des tireurs de pistolet.

Ces deux hommes, au lieu de se mêler à la bataille, allaient de porte en porte dans la rue déserte.

Ils frappaient.

La porte s'ouvrait, l'homme tendait un papier au maître ou à la maîtresse de maison.

Puis la porte se refermait, et les hommes continuaient jusqu'à la maison voisine.

Comme ça de porte en porte, de maison en maison, pendant que leurs compagnons intéressaient la police.

– C'est donc ça, dit le Domino, c'est ça qui est leur technique !... Mon petit Benoît, dès cet

après-midi, tu deviens un Arabe, et moi aussi...
Tu vas voir comme nous allons faire des satanés
beaux sheiks.

– Des sheiks ? Je pensais que ça n’existait
qu’au cinéma.

– T’es pas sérieux !

– Certainement que je suis sérieux...

– Crois-tu que ça va être facile ?

– Je le crois, oui. Ces hommes agissent sur des
ordres précis, et si je puis savoir comment la
chose est montée, en commençant par le
commencement, ça deviendra facile de mettre le
grappin sur le chef de cette organisation. Ensuite,
ça ne sera pas long que nous allons débarrasser le
monde de cette engeance,

– Et il va nous falloir...

– Se déguiser en Arabes, oui...

– C’est ça qui va être le pire.

– Crois-tu ?.

– Oui.

– Pauvre vieux, il y a bien pire que ça qui nous attend.

IV

Dès ce même après-midi, deux Arabes déambulaient les trottoirs du quartier indigène.

Deux Arabes du plus beau brun, vêtus de burnous blancs et chaussés d'espadrilles de corde.

On l'a deviné : c'est Augé, et c'est le Domino.

– Écoute, dit Augé, moi je ne me sens pas à l'aise...

– Pas à l'aise ? Pourquoi ?

– Supposons qu'un Arabe nous devine sous cet accoutrement, et cherche à nous faire mauvais parti ?

– Mais pourquoi un mauvais parti ?

– Je ne sais pas moi, parce que nous sommes déguisés ? Parce que nous profanons le costume Arabe, ou autre chose du genre ?

Le Domino se mit à rire.

– Ne fais pas l’idiot, Benoît. Tu sais bien qu’on ne nous dépistera pas si facilement. Nos burnous sont impeccables, notre teint en tout point parfait. D’ailleurs, vois, personne ne nous regarde.

– Mais la langue, nous ne parlons pas Arabe.

– Non, mais nous pouvons passer pour muets.

– Muets ?

– Certainement. Les Arabes respectent beaucoup l’infirmité. Nous croyant muets, ils nous donneront les meilleurs morceaux, et nous laisseront absolument libres de passer n’importe où.

– Tu en es sûr ?

– Absolument.

– Ah, ben, si tu le dis.

– Sois sans craintes, c’est comme ça.

Les deux amis déambulèrent vers la Kaashba.

C’était là, se disait le Domino, qu’il trouverait le premier indice.

Et il n'avait pas tout à fait tort.

Ils arrivaient devant les premiers escaliers de ce quartier étrange, fermé, où il ne fait pas bon se promener quand on est étranger.

Mais le Domino avait beaucoup voyagé.

Il avait déjà visité Alger.

Les mystères de la Kaashba ne lui étaient pas inconnus.

Ils montèrent.

Vêtus en Arabes, ils ne ressortaient pas sur leur entourage.

Et même si on leur jetait le regard que l'on jette sur des gens que l'on ne connaît pas, le fait qu'ils étaient « du pays », leur donnait une espèce de sauf-conduit automatique.

Ils montèrent les longs escaliers, car la Kaashba est construite au flanc d'un abrupt coteau, et s'étage le long de cette côte.

Ils grimperont donc, en flânant, ne sachant trop où ils allaient, épiant, écoutant, cherchant le petit mot, le geste qui les mettraient sur la piste.

Ils étaient rendus à l'échoppe de Kaashba, le célèbre tisserand, dont les étoffes, sans prix, servent à habiller les membres de la famille royale de Grèce.

Cette échoppe est située à la troisième rampe, celle de la grande entrée.

On l'a nommée la Rampe-des-pieds-lourds, L'Addeh-Kala-Nebil, parce que c'est celle employée par le policier dans son unique ronde quotidienne.

(On sait que hors cette ronde, faite à heure fixe, la police d'Alger n'entre que peu dans la Kaashba, et encore faut-il que ce soit pour un meurtre ou une bagarre grave.)

Le Domino s'arrêta devant l'échoppe de Kabouah.

Il regardait le vieux tisserand, assis devant son métier, ridé et moulu d'âge.

Benoît Augé murmura au Domino :

– Dieu qu'il est vieux.

Le Domino regarda son assistant.

Il lui fit signe des yeux et des lèvres.

Cela voulait dire :

– Shhhh !

Il ne faut pas oublier que les deux acolytes étaient supposés être muets.

La navette du tisserand allait et venait, agile, rapide comme un clin d'œil, tissant le drap fin et souple, à la couleur riche, qui caractérisait le travail de ce vieillard.

On lui avait suggéré d'avoir des assistants, d'augmenter ses verges de tissus chaque semaine, mais le vieux avait regardé sans faire mine de comprendre, et il avait dit :

– Le drap que je fais, c'est moi qui le fait. J'ai appris à le faire, et j'ai ma façon, je ne saurais montrer aux autres comment le faire. Pour que ce soit du drap de Kabouah il faut que Kabouah le fasse.

En contemplation devant le métier agile du tisserand, le Domino fut soudain tiré de sa rêverie.

L'échoppe voisine, espèce d'encoignure dans

le mur, abritait un armurier.

Et celui-ci était à nettoyer un Mauser allemand.

Un fusil allemand ?

Un client l'avait apporté là ?

Pour le faire réparer ?

Et alors, ce client, possédant un Mauser, ça pouvait bien être un des hommes recherchés par le Domino Noir.

Le détective poussa Benoît Augé du coude.

Benoît aussi vit le Mauser.

Le Domino réfléchit un instant.

Il s'agissait de découvrir qui était le client, de le suivre. Il s'agissait ensuite de découvrir que signifiaient au juste les bagarres, et les papiers distribués durant celles-ci.

Mais d'abord, le Mauser.

Le Domino Noir fut saisi d'une inspiration.

Il entraîna Benoît Augé plus haut dans la rampe.

Puis il se mit à lui parler par signes.

Ce n'était aucunement les signes conventionnels du langage des sourds-muets.

Le Domino connaissait ces signes. Mais comme ils sont internationaux, il n'osait s'en servir dans la Kaashba, craignant qu'un de ses habitants connaisse aussi les signes et comprenne.

Les signes qu'il faisait à Benoît Augé était une convention du moment, faits surtout pour que Benoît comprenne bien ce qu'il voulait faire.

Ils voulaient dire surtout :

– Descend plus bas que l'échoppe, assieds-toi. Moi je m'assis ici. Quand quelqu'un viendra chercher le Mauser... nous le suivrons... le vieil armurier est à nettoyer l'arme, ce qui veut dire que le travail est presque terminé.

Benoît Augé fit des grands signes que oui.

Il alla s'asseoir tel qu'indiqué par le Domino Noir.

Et une longue attente commença.

Le monde de la Kaashba est un monde bigarré, divers, fait de toutes les races du monde.

Ce quartier d'Alger est en quelque sorte un refuge. Les criminels de tous pays y sont venus trouver asile.

Le dossier judiciaire d'un homme est en quelque sorte son passeport pour entrer et vivre sans être inquiété dans la Kaashba.

Et plus le dossier est chargé, plus les crimes sont graves, plus l'homme est craint et respecté, et moins il risque d'être dénoncé.

Meurtres et viols sont communs dans la Kaashba, et les visages qu'on y rencontre sont souvent coupés de longues balafres.

On vit dans la Kaashba comme l'animal vit dans la jungle. Il faut savoir défendre sa vie contre tout venant.

Il faut toujours être sur le qui-vive, car tout s'obtient grâce à la force brutale.

Le Domino Noir, conscient de ces aspects sinistres de la Kaashba, se tenait en éveil. Il ne faisait pas seulement surveiller l'échoppe de

l'armurier. Il surveillait aussi la populace qui montait et descendait les rampes sans soleil.

Il surveillait les fenêtres grillées.

Il regardait dans chaque encoignure, et chaque recoin.

Il dévisageait tous ceux qui passaient devant lui.

Et quand une ou deux filles lui adressèrent la parole, il sourit d'une façon imbécile, et leur montra sa bouche fermée.

L'une des filles se pencha, et le regarda.

Puis elle s'inclina devant lui, et se tournant vers la Mecque, elle se recueillit un instant.

Le Domino comprit qu'elle priait pour le bonheur de son mariage, une superstition religieuse des Arabes, qui font ainsi chaque fois qu'ils rencontrent un infirme pour la première fois.

Puis il ne fut plus accosté.

Il regardait.

Personne n'était venu encore dans l'échoppe.

Mais le Domino Noir se préoccupait un peu moins de ce Mauser mystérieux.

Autre chose le tracassait.

Il avait remarqué un arabe, vêtu d'un burnou de meilleure qualité que la moyenne, qui était appuyé contre un remblai de pierre.

Ce qui avait frappé le Domino, c'était justement ce burnou.

Fait de belle toile fine, il était vraiment de qualité supérieure, et surtout, il était très propre, ce qui est très rare chez les Arabes, d'ordinaire peu friands de propreté.

Le Domino Noir s'inquiéta donc de savoir qui était cet homme, et surtout, qu'est-ce qu'il venait faire dans la Kaashba.

Le burnou n'était pas de la qualité, ni de la propreté communes à la Kaashba.

Le Domino, les yeux apparemment baissés, épiait l'homme.

Celui-ci, d'un air nonchalant épiait aussi la foule voyageant sur la rampe.

– Tiens, se dit le Domino, notre homme guette quelqu'un lui aussi... Qui ?... Pourquoi ?...

Il n'eut pas longtemps à attendre pour le savoir, car soudain un homme émergea de l'escalier, et l'homme au beau burnous se raidit perceptiblement en le voyant.

Le Domino aussi tendit ses muscles.

Il regarda dans la direction de Benoît Augé.

Il lui fit signe de tête aussi peu évident que possible.

Il lui montra l'homme au burnou, et le nouveau-venu.

Benoît parut comprendre, car il fit oui de la tête.

Le nouveau-venu était un Européen.

Son habit blanc était défraîchi, et la chaleur semblait l'affecter, car il traînait du pied en montant le raide escalier.

Il arriva à la hauteur de l'échoppe de l'armurier, parut se reconnaître, et arrêta.

Il se dirigea vers le vieil Arabe.

Une conversation animée s'ensuivit, que le Domino ne put saisir.

Et soudain, l'armurier montra du doigt l'Arabe au beau burnou.

Celui-ci, qui grillait une cigarette, la jeta par terre, posa le pied dessus, et s'avança vers les deux hommes.

Le Domino Noir se glissa lentement le long du mur, s'approchant du groupe.

Mais il était obstrué par une arche qui barrait le mur à cet endroit, et il perdait et la conversation et la vue accordée.

Il se décida au grand coup.

Son burnou était assez ample pour bien le cacher.

Il s'avança donc d'un pas claudiquant vers les trois hommes.

En marchant il tentait de saisir des bribes de conversation.

Mais malgré ses oreilles exercées, il ne put saisir que deux ou trois mots épars.

Les hommes parlaient l'Allemand, et le Domino comprit.

– Lyautey !

– ... Neuf heures.

– Trois mille sept cents.

Il était rendu là, et il convenait maintenant qu'il se donne une excuse pour sa venue.

Il s'inclina donc très bas.

Puis il montra sa bouche...

Et à travers ses lèvres fermées, il fit quelques sons rauques.

Puis il tendit la main.

C'était assez clair.

Il était muet.

Il demandait des aumônes.

L'Arabe le regarda d'un œil curieux.

Puis l'Allemand, car le Domino était sûr que c'en était un, se retourna.

Il jura d'une voix sourde, deux ou trois explétives du plus bel effet.

Puis comme le Domino faisait toujours des gestes de demander des sous, le blanc lui jeta un coup de pied qui fit presque perdre l'équilibre au Domino Noir.

Cependant, se ravisant, il sortit une grosse pièce de monnaie de sa poche, et tirant un pistolet de sa ceinture, il visa les pieds du Domino, et lui jeta, en français :

– Et maintenant, danse !

Comme le Domino faisait « non » de la tête, et faisait aussi mine de vouloir s'en aller, l'Allemand tira un coup qui effleura la bottine du Domino.

Il dansa.

Il dansa sous l'œil attentif de l'Allemand et avec la constance menace du pistolet.

Il dansa dix minutes.

À tel point qu'il en était essoufflé.

Seul l'Arabe au beau burnou et l'armurier ne riaient pas.

En dedans de lui-même, le Domino jurait que

l'Allemand lui paierait ça un jour.

Puis l'Arabe qui avait discuté avec l'Européen se retourna, vit qu'un attroupement s'était fait, et qu'on riait à gorge déployée de voir danser le mendiant.

Il jeta deux ou trois phrases dans sa langue gutturale.

Et immédiatement le rire des filles de vie, des bandits de toutes espèces, des tenancières rassemblées là cessa.

Le Domino comprit que l'Arabe avait déclaré que le danseur forcé était muet.

Or comme, même à la Kaashba le culte des infirmes est développé à son extrême, la foule gronda.

D'abord des simples grondements de mécontents.

Puis ensuite une menace plus définie qui se mit dans l'air.

L'Allemand, voyant que le jeu était dangereux, cessa de pointer son arme sur les pieds du Domino, et lui fit un geste brusque de

s'en aller.

La foule s'écarta respectueusement sur le passage du supposé infirme.

Benoît Augé attendait le Domino, les poings serrés, prêt à tuer.

Mais il ne parla pas, au grand soulagement du détective.

Il lui fit signe de le suivre.

Ils descendirent les grands escaliers quatre à quatre.

Rendus en bas, et de nouveau sur le boulevard Lyautey, les deux hommes purent enfin causer librement.

Benoît Augé rageait.

– J'étais à la veille de faire des bêtises, moi ! Si cet homme n'avait pas arrêté de lui-même de te faire danser, je m'en mêlais.

Le Domino sourit.

– Ne fais pas l'idiot, tu sais bien que j'aurais pu le désarmer en un tournemain. J'aimais mieux danser cependant. Les habitants de la Kaashba

me connaissent maintenant, et ils me croient muet.

– Et l’Allemand ?

– Je lui paierai ça un jour.

– Qu’allons-nous faire, maintenant ? demanda Benoît Augé.

– Faire ? C’est bien simple.

– Dis, alors.

– Te reconnais-tu dans Alger, maintenant ?

– Assez.

– D’ailleurs, il y a toujours les taxis.

– Évidemment.

– Alors nous allons nous poster à la sortie de la Kaashba.

– Oui ?

– L’Allemand va en sortir. L’Arabe aussi, j’en suis certain.

– Et puis ?

– L’un tirera dans sa direction, je suppose, tandis que l’autre ira dans la sienne.

– Nous les suivons ?

– Oui, nous en adoptons chacun un, et puis nous nous retrouverons à l'hôtel un peu plus tard.

– Quelle heure est-il ?

Le Domino consulta sa montre.

– Trois heures de l'après-midi.

– As-tu une heure spéciale pour le rendez-vous à l'hôtel ?

– Oui. Quelque chose va se passer aux alentours du boulevard Lyautey, à neuf heures.

– Tu sais quoi ?

– Non. Mais je sais que c'est quelque chose d'important.

– Une bagarre ?

– Oui.

– Ils l'ont dit ?

– Non, mais mon intuition me dit que c'est ça.

– Rien pour supporter ton intuition ?

– Oui.

– Quoi ?

– Tout à l’heure, quand l’armurier, l’Arabe au burnou blanc et l’Allemand discutaient ensemble, je me suis approché, et j’ai pu saisir quelques mots.

– Lesquels ?

– Lyautey... Neuf heures... et un chiffre.

– Lequel ?

– Je ne me souviens plus au juste.

– C’est tout ?

– Oui.

– Ce n’est pas très riche.

– Oui et non. Il est entendu que les bagarres ont une signification précise.

– Oui, bien entendu.

– Lyautey... cela voudrait dire, par exemple, une bagarre rue Lyautey ?

– C’est bien possible.

– Neuf heures... ce serait l’heure de la bagarre,

– Et le chiffre... ça, d’après moi, c’est la quantité de papiers qui seront distribués.

– Ça se peut bien.

Le Domino resta songeur.

La rue était grouillante de monde.

Un vrai charivari comme intensifié par le soleil brûlant de l’Afrique, et l’air comme séché que les hommes et les bêtes avaient peine à respirer.

Benoît Augé poussa le Domino du coude.

– En voici un !

C’était l’Arabe.

Il sortit à pas lents, jeta un regard indifférent à Benoît et au Domino.

Puis marcha d’un pas lent vers le quartier Européen.

Benoît emboîta le pas.

Cinq minutes plus tard, le Domino partait à la suite de l’Allemand, qui venait de sortir, à son tour.

V

À huit heures le même soir, le Domino arpentait fiévreusement la chambre d'hôtel.

Benoît Augé n'était pas revenu.

Parti à la file de l'Arabe, cet après-midi, le Domino n'avait eu aucune nouvelle de lui depuis ce temps.

Et le Domino s'inquiétait.

Tout à coup, le brigadier arriva.

Le grand brigadier, chef de l'Intelligence pour cette région occupée, avait fort à faire, et le travail qu'avait pu accomplir le Domino durant cette journée l'intéressait.

Le Domino Noir, débarrassé de son accoutrement arabe, reçut le brigadier avec beaucoup d'inquiétude sur le visage.

– Vous avez du souci, monsieur le Domino ?

– Franchement oui. J'avais avec moi mon copain, le journaliste. Je lui ai fait filer un certain Arabe. Il devait se rapporter pour huit heures, ici, et je n'ai encore aucune nouvelle de lui.

Le brigadier leva la main.

– Un instant, je vais essayer de voir ce qui a pu arriver.

– Comment, que voulez-vous dire ?

– Un instant, vous verrez.

Le militaire demanda la communication avec les quartiers-généraux.

– Service de police militaire, s'il-vous-plait ?

En deux secondes il expliqua ce qui arrivait.

– Et ce que je veux savoir c'est si vous avez eu connaissance de quoi que ce soit qui pourrait nous mettre sur la piste de ce type ou de l'Arabe ?

Mais on ne savait rien.

Le brigadier avait l'air déconfit.

– Ne vous en faites pas, dit le Domino Noir. Benoît Augé a le tour de se sortir d'une difficulté.

Mais il disait ça avec fausse grâce, car il savait bien que Benoît Augé pas plus que les autres ne pouvait faire face à l'impossible.

Il continua à arpenter la chambre, tout en expliquant au brigadier le progrès fait durant la journée.

Arrivé aux détails sur la bagarre du même soir, le brigadier sursauta.

– Vous croyez qu'elle aura lieu ?

– Oui, je le crois.

Ce renseignement est précieux. Ainsi nous allons concentrer des troupes dans cet entourage, et nous allons réprimer la bagarre aussitôt qu'elle commencera. Et vous, que ferez-vous ?

– Moi, dit le Domino, je serai déguisé en Arabe, comme cet après-midi, et je tenterai de savoir ce que signifie la distribution de papiers.

– Bon.

À ce moment, on entendit une course précipitée dans l'escalier, et ensuite dans le corridor.

Benoît Augé entra en trombe, le burnous flottant.

– Excusez-moi, Domino, j’ai été retardé.

– Ouf, enfin ! Je te croyais mort.

– Je l’étais presque. Imagine que j’ai suivi notre homme. Il est allé vers un poste de taxis, et il s’est fait conduire hors de la ville, à environ douze milles.

– Douze milles ?

– Oui.

– Et puis ?

– Là, il est descendu du taxi, puis il a marché environ un mille vers les terres. (Nous étions sur le chemin d’Assan, le long de la mer). Moi je le suivais sans qu’il le sache.

– Tu es sûr ?

– Ah, oui.

– Bon, continue.

– Un mille plus loin que la route, dans une petite coulée, il y avait un campement. Une trentaine d’hommes, et leurs chevaux.

– Des Arabes ?

– Oui. Des Arabes armés de Mauser.

– Ça se complique.

– Apparemment.

– Continue.

– Je me suis dissimulé, et je les ai observés. Il était évident qu'ils se préparent à quelque chose, car, quand je suis parti, ils levaient le camp.

– Ainsi, ce serait eux...

Le brigadier qui avait écouté Benoît avec intérêt, coupa :

– Vous avez raison, Domino, ce sont eux qui viennent faire la bagarre.

– Le saviez-vous déjà ?

– Non, je l'apprends, et c'est une excellente information. Nous allons faire surveiller toutes les sorties possibles de la ville, et ainsi, quand ils s'en iront, ils seront suivis. Je crois que...

Le Domino interrompt.

– Je crois, brigadier, que nous pouvons, de

cette façon, atteindre les chefs de ce mouvement.

– J'en suis convaincu, Domino. Et c'est du beau travail. Maintenant, décidons de nos plans pour ce soir.

Et les trois hommes, dans le silence de la chambre aux lampes tamisées, élaborèrent leur stratégie de la soirée.

VI

Une heure plus tard, c'est-à-dire vers neuf heures moins dix, le Domino, avait de nouveau revêtu son déguisement arabe, suivi de Benoît encore en burnou, se dirigeait vers le boulevard Lyautey.

Il avait raisonné et réfléchi.

Si, une bagarre avait lieu, et puisqu'elle servait de paravent, elle aurait lieu dans la partie dite « indigène » du boulevard, c'est-à-dire dans la section longeant la Kaashbah.

Aussi c'est dans cette direction qu'il marchait maintenant, suivi de Benoît.

Le boulevard Lyautey n'est pas très long, et à neuf heures tapant le Domino et Benoît Augé arrivaient dans la section indigène.

Ils n'eurent pas le temps de discuter ou d'attendre longtemps.

Ils arrivaient à peine qu'à l'autre bout du square faisait irruption une troupe de cavaliers brandissant des carabines allemandes.

Les cavaliers étaient indubitablement arabes.

Les chevaux qu'ils montaient étaient trop fringants et irascibles pour être montés par des blancs de quelque nationalité qu'ils fussent.

Non, c'était là une troupe d'Arabes.

Le Domino Noir se pencha vers Benoît Augé.

– Souviens-toi de notre plan, ne te laisse pas déranger par ce qui se passe dans la rue. Surveille ce qui se passe le long des maisons. C'est justement là que nous avons affaire.

La situation se précipita très rapidement.

Des coups de feu.

Un attroupement.

Des blancs attaqués qui se défendirent.

Des policiers militaires qui se mirent de la partie.

Une cohue, une mêlée, un ravaut terrible.

Fusillade, fumée, cris, hennissement des chevaux, tout s'en mêla pour rendre cette bagarre l'une des plus belles qu'eut jamais vu le Domino.

Mais le Domino ne s'attarda pas longtemps à la bataille.

Ce qui l'intéressait, c'était ce qui se passait sur le trottoir.

Là non plus, on ne perdit pas de temps.

Le Domino avisa un Arabe qui se faufilait doucement de porte en porte.

Il entra un instant, restait deux ou trois secondes, puis ressortait.

Le Domino mit son plan à exécution.

Il courut dans la rue.

Il courut EN AVANT des visiteurs de chaque maison.

Pour les dépasser.

Il courut jusqu'à ce qu'il fut une vingtaine de portes avant les distributeurs qu'on ne savait trop quel papier.

Là, il regarda autour de lui.

Il vit qu'il n'avait pas été vu.

L'Arabe distributeur était en dedans quand le Domino se glissa dans une porte.

L'entrouvrit.

L'intérieur de la maison était sombre.

Le Domino, avant de refermer la porte sur lui, jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue, à peu près à la même hauteur, où Benoît Augé faisait le même manège.

En ce faisant, il se retourna.

Et en se retournant, il ne vit pas ce qui se passait derrière lui.

Ce qui se passait était très simple.

Un homme sortit de l'ombre.

Il leva une matraque et l'abattit sur la tête du Domino.

Si fort et si juste qu'il s'écrasa par terre inconscient.

De l'autre côté de la rue...

Même manège.

Benoît Augé vérifie si le Domino a accompli avec succès la première partie du plan.

Et couic, lui aussi est expédié au pays des songes.

Pas les grands songes bleus et rosés du paradis.

Les songes mauves et violemment éclairés de l'inconscience.

Le coup a été mesuré exactement.

Pour que seule l'inconscience en résulte.

Et on ne perdit pas de temps.

Des ombres qui s'emparèrent des corps.

Les transportèrent à l'arrière des maisons.

Sortirent, montèrent à cheval.

... Et coururent vers l'horizon.

VII

Quand le Domino ouvrit les yeux, il dut faire un effort considérable pour se replacer les idées.

Et le souvenir de son aventure lui revint.

Le vestibule sombre, le coup.

L'esprit qui sombre dans le noir.

Il y avait beaucoup de temps d'écoulé.

Car on était au grand jour.

Au grand soleil de l'Algérie.

Et d'après la position du soleil, le Domino jugea qu'il devait être environ midi.

Le Domino essaya de se soulever, pour voir un peu autour de lui.

Il ne put que se relever la tête un pouce environ.

Il était ligoté, et du travail bien fait, croyez-moi !

Il tourna la tête.

Benoît Augé, encore inconscient, reposait près de lui.

– Tiens, lui aussi on l'a eu !

Le Domino esquissa un sourire.

On ne voulait probablement pas leur mort. Le ligotage le prouvait.

Mais alors, que leur voulait-on ? Que se passait-il ?

Pourquoi l'enlèvement ?

Et comment avait-on su que le Domino entrerait dans cette maison en particulier ?

Et où était la police militaire américaine, qui devait coopérer ?

Le Domino se referma les yeux.

Ces pensées le torturaient.

Il rouvrit les yeux au bout de quelques minutes. La méditation lui avait fait du bien.

Il regarda autour de lui.

Lui et Benoît avaient été mis dans une espèce

d'appentis en terre battue, munie de fenêtres ouvertes.

Un toit de chaume recouvrait la bâtisse.

C'était un abri typiquement arabe.

Le Domino se dit qu'avec un tel abri, la tribu arabe n'était pas loin.

Il attendit patiemment.

Benoît Augé revint à la conscience.

Un retour aussi étonné que celui du Domino.

Mais le Domino eut tôt fait de lui expliquer ce qui arrivait, et de le rassurer.

Puis il se fit des mouvements en dehors de l'abri, des bruits de pas, des voix parlant bas.

Quatre hommes entrèrent.

Un Arabe, que le Domino reconnut aussitôt. C'était l'homme au bureau blanc vu dans la Kaasbah.

L'Allemand, son compagnon, était avec lui.

Et deux autres blancs, tout aussi typiquement Teutons que l'autre Allemand.

Le Domino se retourna péniblement et fit un clin d'œil discret à Benoît Augé.

En entrant dans l'abri, l'Arabe s'approcha du Domino Noir.

Et chose que le Domino ne put s'expliquer, l'Arabe lui sourit, et lui fit un clin d'œil.

Du même genre que celui venant d'être fait par le Domino à Benoît Augé.

Puis il se tourna vers les deux Allemands.

Le troisième, celui de la Kaasbah, se tenait un peu à l'écart.

Les deux Allemands s'emparèrent du Domino et de Benoît, et les enlevèrent comme des plumes.

Un chevalet se trouvait non loin de là.

On les jeta, ventre par-dessus bord, sans plus de cérémonie, sur ce chevalet.

Puis les Allemands sortirent de longues lanières de cuir portant un nœud à tous les six pouces.

Et à deux mains, ils fouettèrent les hommes ligotés.

À deux mains et pendant une heure, malgré les cris effroyables de Benoît et du Domino, qui ne pouvaient plus endurer la douleur.

Puis, quand ils furent sur le point de perdre conscience, l'Arabe donna un ordre bref.

La fouettée cessa, et le Domino et Benoît se retrouvèrent, debout, les liens enlevés, libres enfin.

L'Arabe se tourna vers le Domino.

– Voici pour vous, mon cher Domino Noir. Cela vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Le Canada est un bien beau pays, pourquoi n'y êtes-vous pas resté.

Le Domino, trop faible pour se tenir debout, s'était laissé tomber par terre.

Il regardait sans avoir l'air de comprendre cet homme, jeune encore, portant beau, qui s'adressait à lui dans un français impeccable.

L'Arabe continua.

– Nous avons ici une mission à remplir. Quelles que soient les obstructions que vous poserez, le travail se fera. D'une façon ou de

l'autre, il se fera. Tenez-vous pour dit.

Le Domino l'écoutait.

Il ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas que cet homme put être
autant renseigné.

Savoir son nom.

Savoir le but de sa mission ici.

C'était inconcevable.

Mais quelle sorte de magicien était-il donc, cet
homme aux yeux noirs perçants comme des
vrilles de diamant, au port d'une noblesse
imposante ?

Le Domino épuisé par la perte de sang, ne
pouvait plus penser.

Son esprit était embrouillé.

Il lui semblait qu'il avait un voile dans l'idée.

Il se laissa aller à une espèce de somnolence,
où les mots de l'Arabe ne lui arrivaient
qu'indistincts et flous.

Il ne saisissait qu'un mot par ci par là...

– Ne revenez plus... Vous êtes libre.. c'est une leçon...

Puis le silence se fit, et il entendit Benoît Augé qui disait...

– Domino ! Domino ! Ils sont partis, nous sommes libres...

La bonne nouvelle fut trop forte pour le Domino.

Il perdit connaissance tout à fait, et Benoît Augé épuisé lui aussi, dormit à ses côtés, du sommeil de l'homme trop faible pour remuer.

VIII

Quand ils se réveillèrent tous deux, sanglants, endoloris, les yeux pesants et la bouche pâteuse, le soleil était bas sur l'horizon.

Avec difficulté, ils sortirent.

L'abri était construit contre un coteau.

Et aucun campement n'était visible.

Le Domino marcha quelques douzaines de verges.

Il examinait le terrain.

Pas de doute, un campement avait été tenu non loin de là.

Le Domino n'était pas un expert, mais l'espace piétiné par les chevaux était considérable, et il estima qu'environ une cinquantaine de bêtes avaient passé là.

Il revint vers l'abri, et rejoignit Benoît Augé.

– Bien, mon vieux, pour une aventure, c'en est toute une.

– Si au moins ça nous donnait quelque chose.

– Ça nous donne peu, et d'autre part ça nous donne beaucoup.

– Tu as déduit quelque chose ?

– C'est probable.

– Mais quoi ?

– J'ai recueilli, au cours de mes entrevues avec notre ami l'Arabe, des renseignements très précieux.

– Mais quoi, quoi ?

– Tu verras si jamais je suis de nouveau en face de ce monsieur.

– Moi aussi j'ai hâte.

– Ça viendra, et en attendant, retournons à Alger. Nous n'en sommes pas bien loin, vois !

À l'horizon, pas plus qu'à deux ou trois milles de là s'élevaient les édifices et les minarets de la ville.

– Viens, dit le Domino.

Ils marchèrent vers le chemin.

Ils enfilèrent sur le pavé, et mirent le cap sur Alger.

Une heure plus tard, ils entraient dans les faubourgs de la ville.

À la première occasion, le Domino héla un taxi, et bientôt les deux hommes arrivaient à l'hôtel où ils avaient leur chambre.

Le Domino ne perdit pas de temps, et téléphona au brigadier chargé de l'Intelligence.

– Je crois que nous arrivons à une solution.

– Mais d'où venez-vous ?

Brièvement le Domino lui raconta leur aventure, y compris la peine du fouet qu'on leur avait fait subir.

– Et qui pensez-vous est cet Arabe ? demanda le brigadier.

– Ah, ça, dit le Domino, c'est comme qui dirait mon secret. Je vous le dirai un jour, quand j'en serai bien sûr.

Le Domino ferma l'appareil, et revint au milieu de la chambre.

Il se déshabilla et endossa une robe de chambre.

– Je m'en vais prendre une douche, dit-il à Benoît Augé.

Il sortit dans le corridor.

Marcha trois pas et se trouva face à face avec son Arabe.

Mais pas un Arabe en burnou.

Un Arabe qui n'en était plus un.

Un Européen qui regardait le Domino noir avec un petit air indifférent trop bien joué pour être sincère.

Le Domino, qui avait pris la précaution, à tout hasard, de mettre son revolver dans sa poche, le tira d'un coup sec.

Il le pointa vers l'homme dans le corridor.

Celui-ci sortait de la chambre voisine de celle où logeait le Domino.

Mais l'Arabe, pour l'appeler par ce nom, ne

broncha pas.

– Devenez-vous fou, monsieur ? Qu'est-ce que cela signifie ?

– Ici, dit le Domino. Ici, dans cette chambre, entrez, et plus vite que ça.

L'homme se prit un air effaré, et obéit.

Il précéda le Domino dans sa chambre.

En le voyant entrer, Benoît Augé eut une exclamation.

– Notre Arabe !

– Tout juste, dit le Domino, notre Arabe. Et maintenant, mon cher monsieur, peut-être que nous n'avons pas de fouet, nous, mais nous savons parler, et nous avons des moyens tout aussi persuasifs. Nous allons, si vous le voulez bien, avoir une petite explication.

L'homme se mit à rire.

– Je ne comprends rien à ce que vous voulez dire. Je suis un voyageur de commerce. Je suis ici par affaires. Vous me forcez, à la pointe du revolver, à entrer dans cette chambre, et vous me

parlez sur un ton que je ne puis certainement pas admettre.

Le Domino rit à son tour.

– Ne faites pas votre petit ange. Nous nous comprendrons et ça ne sera pas long. Toi Benoît.

Il lui montra l'homme.

– Veille sur ce monsieur. Tu as ton pistolet ?...
Moi j'ai un peu affaire en dehors de la chambre, je reviens dans la minute.

Benoît Augé se munit de son pistolet et coucha le prisonnier en joue.

Le Domino sortit de sa chambre et se dirigea, dans le corridor, vers la porte de la chambre voisine, cette chambre où logeait son homme.

La clé n'était pas dans la serrure.

Mais la porte était débarrée.

Il entra.

Un rapide coup d'œil lui fit voir le désordre d'une chambre où l'occupant ne s'attend pas à recevoir de visite.

Le Domino ne fit qu'un saut vers un sac de

cuir reposant sur le plancher au pied du lit.

Il l'ouvrit, et trouva, en plus des rechanges ordinaires et autres accessoires de toilette, le burnou blanc qui avait servi de déguisement à notre homme.

Car le Domino en était certain maintenant.

L'Arabe était un faux Arabe.

Il fouilla plus loin..

Dans une des pochettes le long du sac, il trouva ce qu'il cherchait.

Une chemise pleine de papiers.

Des lettres, des rapports. Des listes.

Le Domino parcourut avidement ces papiers. Il trouvait, dans ces quelques feuilles, non seulement la solution à tous les troubles nord-africains, mais aussi à tous les troubles européens.

Il plia les papiers et les mit dans sa poche.

Son enquête avait peu duré.

Cinq minutes tout au plus.

Il téléphona aux quartiers de l'armée d'occupation.

Quelques phrases rapides, et il raccrocha en souriant d'un air satisfait.

Les progrès avaient été gigantesques.

Il revint à sa chambre où Benoît Augé surveillait son homme.

– De la misère, mon vieux Benoît ?

– Pas du tout. Doux comme un mouton, le jeune homme.

– Oui ?

– Absolument. Regarde !

– En effet, je vois.

L'Arabe, dont le Domino savait maintenant le vrai nom, était assis sur un fauteuil. Il ne bougeait pas, et faisait mine de ne rien voir et de ne rien entendre.

Quelques secondes plus tard, un coup était frappé à la porte.

C'était l'escouade des Services Secrets de l'Armée américaine.

On aurait tôt fait de tirer la chose au clair.

– Du nouveau, donc, Domino, dit le brigadier en charge.

– Certainement.

– Vous avez notre homme ?

Le Domino pointa vers l'homme assis.

– Le voici.

Le faux Arabe se leva.

– Je ne sais, brigadier, ce que cet individu veut dire. Il m'accoste au passage, dans le corridor, et m'amène ici, sous la menace de son arme. Mais je vous jure que je ne comprends plus rien.

Le brigadier regarda le Domino.

– Vous êtes bien sûr, Domino que...

Le Domino se mit à rire.

– Oui, je suis sûr. Ne serait-ce qu'à cause de cette balafre sur la joue gauche du monsieur. Balafre que je reconnaîtrais n'importe où.

Le Domino indiqua des sièges.

– Assoyez-vous, je vous prie.

On obtempéra.

– Si vous le voulez, je vais vous donner des explications.

L'homme approuva de la tête.

– Il est à peu près temps.

– Vous allez voir, dit le Domino, comme c'est simple. Ce monsieur a commis une grosse erreur. Il m'a attaqué, et il a attaqué Benoît Augé. Il n'aurait pas dû. S'il ne l'avait pas fait, je ne l'aurais pas reconnu dans le corridor ce soir. Et je ne l'aurais pas amené ici. Non, ce fut là son erreur principale. Mais il va payer pour. Il va payer aussi pour les coups de fouet que j'ai reçus. D'abord, son nom. Ce monsieur se nomme Kurt Flagel. C'est un colonel allemand, diplômé de l'université d'Heidelberg. La balafre sur sa joue gauche témoigne des duels qu'il dût entreprendre, au sabre, telle que le veut la coutume à cette université allemande. Il est chargé, par le régime nazi de l'Underground, de fomenter des troubles d'occupation. On pourra ensuite, à l'aide d'une escadrille d'avions cachés au Liban, bombarder ces agglomérations de force militaire avec le

minimum d'appareils, dans le minimum de temps, pour une dépense de bombes minimum.

On provoquait une bagarre dans un secteur prédéterminé. On se servait de l'excitation de cette bagarre pour distribuer, de porte en porte, sans bénéfice d'interruption par la police militaire, un bulletin conseillant aux indigènes de déguerpir, à cause des bombardements prochains. Les indigènes, reconnaissants pour ce supposé ennemi qui les protégeait ainsi, se tenaient prêts à coopérer entièrement. Le même manège était répété partout.

Or, notre ami Kurt Flagel est un agent nazi. J'ai découvert, dans son sac de cuir, dans sa chambre, tous les papiers l'identifiant.

Mais ce que j'ai découvert de plus intéressant que tout ça, c'est que notre ami Kurt est non seulement un agent ennemi, mais aussi le chef de tout le secteur nord-africain. De plus, il avait, dans son sac, une liste de tous les agents ennemis AU MONDE. Il avait le plan d'ensemble des troubles fomentés en Europe et aux États-Unis.

Il avait, dans cette chemise de papiers, la liste

des dépôts de munitions, des armes disponibles, du nombre de carabines allemandes vendues aux Arabes, leur provenance, le prix de vente, ET À QUELLES ONT ÉTÉ VENDUES, et en quelle quantité.

Il avait une liste de tous les sympathisants nazis en Europe et en Afrique.

Il avait une liste de tous les faux passeports en leur possession.

Il avait une liste des sommes d'argent déposées sous des noms fictifs dans les banques commerciales, et où.

Et si vous n'en avez pas assez de ça pour réprimer tous les troubles, éliminer tous les auteurs de désordre, mettre fin à toutes les escarmouches sanglantes et détruire une fois pour toute l'hydre nazie... moi je me décourage.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais ! brigadier. Les preuves sont ici, tous les renseignements vous attendent... Agissez, maintenant.

Le brigadier se récria.

– Ce que j'ai voulu dire, c'est toute mon

admiration. Comment avez-vous fait ?

– C'est très simple, de tous les Arabes rencontrés à la Kaasbah, celui-là était le seul dont le burnou fut trop propre, l'Arabe trop hésitant, et l'Allemand trop facile. Et puis, quand il m'a parlé en français... son accent était trop impeccable.

Kurt Flagel riait...

– Qu'avez-vous à rire ?

– Mon burnou était trop propre, mon Arabe trop hésitant ?... Comprenez donc que c'est de cette façon que moi aussi je vous ai dépisté. Votre burnou était trop propre, et vos signes de sourd-muet étaient faux...

Le Domino prit le parti de rire.

Après tout, il avait réussi merveilleusement le travail entrepris !

Cet ouvrage est le 691^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.